

La voix de Marion



François Roche

La voix de Marion

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-0550-0

Dépôt légal : Janvier 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

à Patricia

*Ouvre en grand les oreilles,
De ton cœur
Ecoute ! il s'éveille,
Au bonheur*

Pour ceux qui sont intéressés par la Langue des Signes Française (LSF)

Il existe, dans chaque région de France, une multitude d'associations, dont le but est de favoriser la communication entre Sourds et Entendants.

Certaines associations proposent des cours de LSF, avec des formateurs diplômés, soit en cours du soir, soit en stage, à différents niveaux.

Pour la région Provence – Alpes – Côte d'Azur, on peut citer, entre autres :

Association INITIALES

10 rue Raffin

04100 MANOSQUE

A.C.S.E. LE CYGNE

Avenue de la Fontaine

13370 MALLEMORT

Entre autres, également, le site de l'Association :

« Les mains pour le dire », à Lausanne :
www.pisourd.ch

Ce livre est un roman. Toute ressemblance, et toute similitude de nom, avec des personnes existantes ou ayant existé, serait purement fortuite, et ne saurait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur, ni de l'éditeur.

Ce matin, je me réveille avec une impression bizarre. C'est pas la cocotte minute qui siffle, ni la cafetière qui clapote, à côté de moi. Ça, je sais ce que c'est, j'ai l'habitude, c'est Marion.

Je la pousse doucement pour la mettre sur le côté, et toc, le ronflement s'arrête. J'en profite pour me blottir tout contre elle, le nez dans la légère odeur de jasmin de ses cheveux. Elle dort comme un bébé. On est bien.

Mais je ne veux pas la réveiller. Le réveil, lui, il fait toujours son tic-tac, et il indique cinq heures et quelques. C'est un peu tôt, mais je crois bien que je vais me lever quand même. J'ai un drôle de goût dans la bouche. Peut-être l'aïoli de hier soir... et peut-être un peu le rosé, aussi.

Et puis, j'ai cette impression bizarre, comme si quelque chose était arrivé, quelque chose de pas habituel. Il ne faudrait pas que le renard... mais non, les chiens auraient aboyé.

Quand je me lève, je passe toujours de l'autre côté du lit ; c'est le côté où il y a la porte. Et là, comme d'habitude, je la regarde dormir. Regarder dormir Marion, c'est mon premier plaisir du matin. C'est comme voir le soleil quand il se lève, c'est comme la

rosée qui tombe sur une fleur, un matin de printemps ; c'est pur, c'est tout simple, et c'est beau, voilà.

Même si c'est un matin où j'ai un souci, comme ce matin. Même si c'est un matin de vent, quand la tempête souffle dehors ; Marion qui dort, c'est un apaisement, un calme, une douceur. C'est sa bouche, je crois.

Ou alors ses paupières fermées, avec les longs cils qui sont posés sur sa joue, comme ça, c'est si doux, que j'ai envie d'y poser mille bizous dessus.

Et puis son petit nez en trompette qui lui donne un air coquin, et puis son menton en galoche avec une fossette au milieu, et ses cheveux en broussaille, toujours emmêlés, même que ça l'énerve, parfois.

Mais ce que je préfère, ce sont ses yeux ; très doux, un peu en amande, et qui se rétrécissent parfois quand elle est en colère, avec des éclairs dedans. Ses yeux changent selon son humeur, et sa bouche aussi, avec ses grandes lèvres si douces, si tendres quand elle sourit, et qui s'abaissent tout à coup quand elle fait la moue.

Sa bouche... sa bouche qui n'a jamais prononcé une parole, ses petites oreilles qui n'ont jamais perçu aucun son. Elle est sourde, Marion.

Le premier jour où je l'ai vue, elle était fagotée comme un sac à patates ; elle est descendue du tracteur à peine arrêté, d'un coup, comme ça, comme un cow-boy qui saute de son cheval ; elle me regardait, droit dans les yeux, comme ça, j'ai vu que ses yeux, ah, ses yeux. C'aurait été des mitrailleuses, j'étais foudroyé sur place.

Bien sûr, c'est ce jour là, quand je suis venu visiter la ferme, pour l'acheter. La ferme de son père, qui

venait de mourir. Bien sûr, j'étais l'étranger, ce salopard d'étranger, qui allait l'arracher à sa terre, à ses bêtes, à sa maison, à ses racines quoi, et l'envoyer vivre en ville, chez sa sœur, ah, sa sœur...

Sa sœur Elisa est une maîtresse femme. Forcément, c'est elle qui a tout régenté dans la maison, à la mort de la mère ; elle était l'aînée, et le père, lui, écrasé de chagrin et de travail, lui a laissé un peu tout sur le dos. Elle a quasiment élevé Marion, et assuré la cuisine, le ménage, les volailles, les lapins, les chèvres, et tout le saint-frusquin.

Et puis, un beau jour, elle s'est mariée, avec un grand escogriffe de routier rouquin, et elle est partie vivre en ville, ou elle a déjà fait trois gosses, rouquins, sournois et tapageurs. Mais je les aime bien quand même, on est bien contents quand ils viennent, ça fait de l'animation. Et puis le Georges, il est bien brave, avec son air con et sa vue basse, il s'y connaît en mécanique, il m'aide bien, pour les tracteurs et pour plein d'autres choses.

Il s'en est passé des choses, avec des hauts et des bas, beaucoup de bas, et des histoires, depuis ce jour où j'ai vu cette annonce dans le journal ; « Ferme à vendre – plantations fruitiers – etc... faire offre... ». Je suis allé voir, un peu par curiosité, comme ça. J'avais tout vendu, avec mon divorce, l'entreprise et la maison, mes garçons étaient grands, et déjà bien dégourdis. Je me suis dit ; Pourquoi pas ?

C'est Elisa qui m'a fait visiter, la maison d'abord, et puis la grange et tout le bazar, en m'expliquant tout son baratin ; qu'elle avait une sœur handicapée, qu'il n'y avait plus personne pour exploiter la ferme depuis la mort du père, et patin, couffin. Madame avait décidé de vendre, un point c'est tout. Sans même

demander son avis à sa sœur. Tout ce qui l'intéressait, c'était le pognon ; maintenant qu'elle a eu sa part, elle est contente.

Handicapée Marion ? Mon œil ! La petite allait sur ses vingt-sept ans, elle était allée dans une école spécialisée, et puis pendant les vacances, et après, aussitôt ses études finies, elle avait travaillé avec son père, qui lui avait tout appris ; la terre, la taille, les olives, les abricots, tout. Tout ce qu'on n'apprend pas dans une école, et que seul un vieil homme qui a passé sa vie à travailler sur la terre de ses ancêtres est capable de transmettre à sa fille.

Elle avait bien tout deviné, la petite ; je crois que si elle avait pu m'étrangler ce jour là, et sa sœur avec, elle l'aurait fait ; ça aurait pu tourner au drame, d'ailleurs, mais il s'est produit quelque chose d'étrange, en quelques secondes, quand Marion a sauté du tracteur en fonçant droit sur sa sœur, avec tous ses gestes, très rapides.

Je connaissais un peu la langue des signes, parce que, chez mes parents, on avait des voisins qui avaient un garçon malentendant ; c'était mon grand copain, et même s'il ne venait que pour les vacances, j'avais appris, avec lui, un peu. J'ai fait des progrès depuis, en faisant d'abord un stage de LSF à Marseille, et puis, avec Marion, on apprend vite.

J'ai tout de suite compris ; c'était pas bien compliqué à comprendre de toutes façons. J'ai dit, je crois ;

– Mais... c'est votre sœur, je suppose... elle n'a pas l'air bien d'accord pour vendre !

– Mais non, mais non, ne vous inquiétez pas je lui expliquerai ; de toutes façons, elle est sous ma tutelle !

Là-dessus, Marion ne se calmait pas, mais pas du tout, elle expliquait qu'elle y arrivait très bien toute seule, qu'elle savait tout faire... etc et que si ce type (en me fusillant du regard) s'avisait de vouloir s'installer ici, il allait avoir affaire avec elle et le douze superposé, chargé en chevrotines, ou même en balles à sanglier.

J'ai commencé à faire quelques signes maladroits, en regardant Marion bien en face ; lentement, j'ai dit qu'il ne fallait pas qu'elle s'inquiète, que elle pourrait très bien rester ici à travailler à la ferme, rester, habiter toujours ici. Je ne savais pas comment faire « rester » et « habiter » en signes, je me suis un peu emmêlé les pinceaux, je crois, mais elle a compris.

D'un coup, Marion s'est figée ; les deux mains en avant, la bouche ouverte, elle me regardait fixement. Je la revois encore, dans son gros pantalon de velours crasseux, qui tenait par miracle avec une ficelle de lieuse, et sa grosse chemise à carreaux (elle met toujours les chemises de son père pour travailler) ses grosses godasses, et ses mains, là, ses mains, comme tendues vers moi.

J'ai vu dans ses yeux, qui étaient noirs comme de l'encre, en une fraction de seconde, comme une lueur d'espoir. Je lui souriait ; elle, non, elle ne souriait pas. Ses yeux se sont tournés vers sa sœur, qui dansait d'un pied sur l'autre, en dandinant son gros popotin.

J'ai continué, avec mes gestes maladroits, lentement, à expliquer. A expliquer que j'avais besoin de quelqu'un, de toutes façons, quelqu'un de compétent, parce que je ne connaît rien à la taille des arbres, surtout des oliviers, et que la maison est assez grande, avec la grange ou on pourrait faire un appartement au-dessus, et que de toutes façons, il y

avait le gîte, qui me suffirait largement, pour y habiter, au début au moins.

Parce qu'il me plaisait, ce mas, il me plaisait bougrement, bon sang. C'est vrai qu'il est agréable, ce coin. C'est pas une propriété mirobolante, que non, avec une allée de cèdres centenaires, et tout et tout. Il y a la maison d'habitation, en forme de L ; dans la plus grande branche, il y a trois chambres au premier étage, une quatrième en bas, avec la salle de bains et les toilettes. Dans la deuxième branche, la cuisine et la grande salle, qui étaient séparées par une cloison et un placard que j'ai démolis. Marion n'était pas bien d'accord au début, et puis, finalement, quand j'ai eu fini de tout arranger, elle était bien contente.

De l'autre côté de la cour, il y a la grange ; j'ai aménagé une partie en atelier, en bas ; autrement elle sert de garage pour le tracteur et le fourgon, vu qu'on n'a plus de fourrage depuis longtemps, les prés du père Chastagner sont loués. J'ai toujours dans l'idée d'aménager un appartement au-dessus, un petit studio ; ça sera mansardé, mais il y a moyen de faire quelque chose de joli.

Il n'y a plus de bêtes, a part les poules, les chiens, et Berthe, la vieille jument de Marion. J'ai bien pensé, dès le début, qu'elle ne voudrait jamais s'en séparer ; je n'ai même pas posé la question. J'ai fait un hangar en bois en haut du pré, là-haut derrière la maison ; elle y est bien. J'y rentre le foin que j'achète à Victor, pour l'hiver, et des fois, quand c'est un peu sec, et qu'elle n'a plus assez à manger dans le pré du haut, Marion l'amène aux prés de la Combe, où il y a de la belle herbe. C'est loué à Victor, mais il n'y voit pas d'inconvénient, vu que la brave bête est paisible, et qu'elle s'entend bien avec ses vaches.

J'avoue que je m'y suis attaché aussi, à cette bête ; elle a une façon de vous regarder, avec ses grands yeux doux, qu'elle vous fait fondre le cœur ; et puis, elle est intelligente, il faut la voir, avec Marion, elles se comprennent, sans paroles, bien sûr, il n'y a pas besoin. Quand elles sont toutes les deux, comme ça, en tête à tête, je m'éloigne un peu pour les laisser seules, je suis intimidé. Si elle pouvait parler, cette bête, je suis sûr qu'elle en aurait, des choses à raconter.

C'est comme cette idée, d'écrire le cahier, elle nous est venue un peu à tous les deux ; Marion, elle, avait commencé depuis longtemps. Seulement, elle déchirait les pages en mille morceaux, chaque fois qu'elle se relisait. Elle m'explique ; « c'est idiot, quand je relis ça, c'est nul, nul ! » Trois fois, elle fait le geste. Mais, quand un jour, elle m'a enfin autorisé à en lire un bout, j'ai trouvé que ça n'était pas nul du tout. Elle parlait de ses arbres, de sa terre, des oiseaux, des bêtes et des gens, et de son père. Beaucoup de son père.

Seulement, elle se cassait trop la tête à faire de grandes phrases, avec des mots compliqués. Du coup, je lui ai dit ; et si on écrivait tous les deux, comme on parle, en faisant attention à l'orthographe, bien sûr, mais tout simplement, en mettant sur du papier tout ce qui nous passe par la tête, en vrac. En vrac ? Oui, en fouillis, fatras, oui comme ça, avec les deux mains qui tournent dans tous les sens. Et c'est parti ; et les soirs d'hiver, quand ça nous prend, on fait des poèmes, on écrit de petites histoires, et on s'échange nos feuilles sur la table, et souvent, ça nous fait bien rigoler, et aussi pleurer, des fois. Comme moi, elle aime la poésie.

Bon, je vais me raser. C'est pas tout, ça, mais la journée, elle va pas se faire toute seule. Et puis, il faut que je jette un coup d'œil dehors, ça, c'est machinal. De la fenêtre de la salle de bains du haut, on voit tout l'arrière de la maison, jusqu'aux sapins là-haut, avec le hangar de Berthe, l'enclos et le poulailler, où tout a l'air calme. Le jour n'est pas encore levé, mais le temps est clair ; Marius et Fanny, les deux chiens de Marion, sont bien là, ils baguenaudent tranquillement.

De toutes façons, le renard, il a eu son compte la semaine dernière. Marion a passé au moins trois heures allongée sur le toit du poulailler, avec sa petite carabine, sans bouger. Il faut dire que ce goupil là, il venait de faire un vrai massacre chez la mère Pichut, trois jours avant. C'était une horreur, des poules déchiquetées de tous les côtés, du sang partout, un carnage. La pauvre vieille en pleurait, la tête dans son tablier. On a tout nettoyé, et on l'a consolée comme on a pu, mais j'ai bien vu dans les yeux de Marion, qui étaient d'un noir d'encre, que ça n'allait pas se passer comme ça.

Aussi, ce soir là, elle a enfermé les chiens dans la grange. Elle savait qu'il allait venir, elle a un sixième sens. Comme elle restait sans bouger, là-haut couchée sur le toit du poulailler, j'ai eu beau lui faire de grands gestes, comme quoi elle allait attraper la mort à rester comme ça sans bouger, à la nuit tombante, et patati, et patata...

Va te promener ! Elle aussi, elle m'a fait des grands gestes, qui voulaient dire, en clair, que si je n'avait pas envie de me retrouver avec un second trou dans le fondement, il valait mieux que je rentre au plus vite, et sans bruit, encore. Ce que j'ai fait, bien sûr, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire dans ces cas

là, vous comprenez. En préparant la soupe, et comme je mettais la table, tout à coup, j'ai entendu le claquement sec de la carabine. Un coup. Le goupil a dû faire un bond en l'air, et retomber foudroyé. A jour.

Je ne suis pas chasseur, parce que je ne vois pas l'utilité de traquer des petites bêtes qui se promènent tranquillement, en liberté, sans faire de mal à personne. Mais quand il s'agit de bêtes malfaisantes, là, je suis d'accord. J'ai même participé à la battue aux sangliers l'année dernière, il y en avait trop, ils massacraient tout, jusque dans les jardins, au village.

Et puis quand Marion ramène un lièvre qui a eu le malheur de passer par là, l'imbécile, et qu'on fait le civet, avec du thym et du romarin, je ne crache pas dans mon assiette.

Bon, une fois rasé, je descends dans la grande salle du bas. J'y ai cassé pas mal de cloisons et de renforcements par là ; ça n'a pas été facile, avec Marion. Mais en expliquant, en lui faisant des plans, j'ai réussi à lui faire comprendre ce que je voulais faire ; une grande salle, avec le coin cuisine et la petite fenêtre qui tombe juste au-dessus de l'évier, la porte-fenêtre de l'entrée avec les deux autres, et le soleil qui rentre à flots, pour tout éclairer et faire reluire les grosses poutres, avec la cheminée.

Pourquoi les gens d'avant avaient la manie de tout séparer, de tout cloisonner, la cuisine, le séjour étriqué, avec un placard de ci, un cagibi de là, un cellier à l'autre bout, et tout ça bien engoncé, avec des tas de portes qui se rentrent dedans et ne servent à rien ?

J'ai tout cassé, j'ai poncé les poutres noircies, j'ai refait la cheminée avec un insert en fonte, et on a fait

venir le père Tavenard, qui était carreleur. Le pauvre, avec les genoux qu'il a, il n'a pas pu faire grand-chose, mais il était tout content de me donner ses conseils. On a un beau dallage de partout, avec des grands carreaux en terre cuite, ça fait chaud, et clair en même temps ; ça fait des jaloux aussi, mais ceux-là, on les met là où ils doivent aller, et on tire la chasse après.

Dès que j'arrive dans la salle, j'entends bouger César derrière la porte-fenêtre, sous l'auvent. Il a pourtant sa niche, le bougre, mais il sent quand je me suis levé, et il est là, à m'attendre. Il sait qu'on va descendre au village, tous les deux, et ça, c'est quelque chose de très important, pour lui. Les deux autres n'y ont pas droit ; d'abord, ils sont gardiens en chef des poules, et puis, ils font les fous, ils courent dans tous les sens, il faudrait les tenir en laisse ; ils sont intenables, ces lascars.

César, c'est mon chien. Il est noble, grave et sérieux ; il m'obéit au doigt et à l'œil, mais si par hasard, quelqu'un veut me chercher des noises, il sait montrer les dents. Il aboie rarement ; il connaît le facteur, les voisins, et tous mes amis, à Bounaygues. Quand je sors, il étire toujours ses pattes de devant, très loin devant, il baille, et sa queue remue en l'air, très vite ; après, il me saute dessus, les deux pattes avant sur ma poitrine. Et là, c'est la fête, pour lui comme pour moi ; j'enfonce mes doigts dans les longs poils du cou, sous les oreilles, je remue sa tête de droite à gauche, et ce que je vois dans ses yeux d'or, c'est tout l'amour du monde.

Mais ce matin, je ne sors pas tout de suite ; on s'est couchés tard hier soir, Elisa et Georges étaient là avec les enfants, et on avait fait l'aïoli ; j'ai dit à Marion de

laisser la vaisselle tranquille, que je la ferai demain matin. Alors, c'est pas tout, ça, mais il faudrait bien que je tienne ma promesse. Je prépare aussi le café, mais je le mettrai à chauffer tout à l'heure, comme ça, tout sera prêt quand je reviendrai du village avec le pain frais, et que Marion sera levée.

J'ai voulu lui faire une surprise, pour son anniversaire, l'année dernière ; j'avais acheté des croissants, et j'ai tout mis sur un plateau, avec le pain frais, le beurre, la confiture et le café, et je suis monté avec tout ça dans la chambre.

Elle dormait encore ; je l'ai réveillée très doucement, avec des petits bizous derrière son oreille, comme elle aime, en descendant doucement le long du cou ; elle dit que ça lui fait des frissons partout. Quand elle a été bien réveillée, je l'ai faite asseoir dans le lit en la calant avec les oreillers, et j'ai posé le plateau sur ses jambes ; mais elle s'est mise en colère, en m'expliquant à grand renfort de gestes qu'elle n'était pas handicapée, et qu'elle pouvait très bien descendre déjeuner toute seule, enfin, et puis qu'est-ce que c'est ça, un plateau au lit, c'est bon pour les pépettes des villes, quoi !

J'ai récupéré le plateau quasiment au vol, en évitant de justesse le désastre, et je suis descendu sans dire un mot. Peut-être trente-cinq secondes après être arrivé dans la cuisine, le temps de poser mon plateau et de me retourner, quoi, je l'ai entendue débouler l'escalier. Elle était encore en pyjama, elle m'a sauté dessus, comme elle fait parfois, tout à coup, avec la force d'un ouragan tropical, en me serrant le cou avec ses bras, à m'en briser les vertèbres, avec ses jambes qui s'enroulent autour de moi. Mais cette fois là, elle m'a vraiment renversé, et on a roulé par terre tous les

deux. Même César, dehors, a dû entendre, il en était tout inquiet. Elle avait oublié que c'était son anniversaire, elle était trop méchante, mauvaise, une vraie teigne, elle se donnait des gifles, ça n'en finissait plus, et il m'a fallu toute la journée pour la consoler.

C'est comme ça, avec Marion.

Bon, voilà, une fois tout ça en ordre, je vais pouvoir descendre, César s'impatiente sous l'auvent, il a une horloge dans le crâne, ce chien. Ma veste, ma casquette, et allez zou, en route mauvaise troupe. Il va faire beau, comme d'habitude, ça fait je ne sais combien de jours qu'on n'a pas eu de pluie. Cette sècheresse, c'est dramatique ; bientôt, ça sera le Sahara ici, on aura plus qu'à s'acheter un chameau, et produire des dattes.

Pour descendre au village, j'ai mon raccourci ; il suffit de passer par le gîte, en contrebas, longer le pré de la Mère Pichut, traverser le petit bois, et on arrive au mur du cimetière. Il y a un sentier tout le long du mur, et on arrive par en haut de la rue Esquiche-coudes, qui porte bien son nom, tant elle est étroite, elle descend tout raide sur la place. Si je passais par la route, là, ça serait pas pareil, avec tous les lacets qu'elle fait, j'en aurais pour huit jours.

Le gîte, je l'ai tout refait à neuf, et j'ai rajouté une petite terrasse en pierres sur le devant, avec quatre marches et une balustrade en bois. On le loue à la semaine, surtout l'été bien sûr, mais il arrive que des gens viennent au printemps ou à l'automne, et puis, mes fils, quand ils viennent, surtout Lionel, l'aîné, avec sa copine Aurélie, ils aiment bien dormir là, ça leur fait « un petit coin de paradis » comme dit Aurélie. On a aussi un couple d'amoureux de plus de

soixante ans, qui viennent régulièrement ; ils sont très sympathiques, et eux, ils appellent ça leur « nid d'amour ».

En parlant d'amour, chaque fois que je passe devant le gîte, je le regarde avec une sorte de tendresse, ce cabanon. C'est là que je me suis installé en premier, quand je suis arrivé ici. Je dormais là, j'y mangeais aussi, au début, et puis Marion m'a invité, je l'ai invitée à mon tour, et, petit à petit, j'ai senti une confiance s'installer, une estime réciproque au début, et par moments, une sorte de complicité. Et puis son sourire est venu, timidement d'abord, et puis, de plus en plus souvent, ce sourire, je le recevais à chaque fois comme un cadeau ; j'en rêvais, la nuit, je revoyais ses yeux, ses lèvres, ses cheveux toujours ébouriffés, elle me parlait dans mes rêves, elle avait une voix douce, délectable, comme une musique.

Un jour, ça faisait déjà un bout de temps que je besognais dans la ferme, c'était une fin d'après-midi d'été, je venais de finir de débarrasser la grange, et j'étais couvert de poussière, il faisait chaud. J'ai fait à Marion : " Bon, je vais prendre une bonne douche d'abord, on prendra les mesures pour faire les plans après ».

J'étais sous la douche en sifflotant et couvert de shampooing, avec la porte ouverte, comme d'habitude. Je n'ai rien entendu, mais je l'ai sentie venir. Elle s'est approchée tout doucement, sans faire de bruit ; je lui tournais le dos, et j'ai fait semblant de rien. J'ai senti ses mains qui se posaient sur mes épaules, et qui ont commencé à me masser le dos, très lentement. J'avais accroché la pomme de la douche en haut, et j'étais très absorbé par le réglage des robinets.

Ses mains si douces m'ont massé tout le dos, puis les fesses, puis les jambes. Elles sont remontées lentement, entre mes cuisses, puis sur mon ventre et ma poitrine. Elle était très près de moi, dans mon dos, je sentais son léger souffle dans mon cou. Les mains sont redescendues sur mon ventre, et, tout doucement, lentement, elles ont caressé mon sexe, puis mes bourses, des deux mains, avec tant de légèreté, et puis une main est venue par derrière, caresser mes fesses ; c'était délicieux, j'aurais voulu que ça dure toujours.

Quand elle a retiré ses mains, je me suis retourné lentement, en lui souriant. Elle a eu un mouvement de recul, ses yeux étaient fixés sur mon membre dressé. Je l'ai attirée tout doucement vers moi, mes yeux dans ses yeux, elle tremblait ; nos lèvres se sont rencontrées dans un baiser très doux.

Elle était trempée ; j'ai commencé à lui déboutonner sa chemise, je l'ai enlevée lentement, puis son pantalon. J'ai eu un peu de mal avec le soutien-gorge, mais quand ses seins magnifiques sont apparus, tout frémissants, je n'ai pas pu m'empêcher d'y poser mes lèvres. J'ai osé continuer, j'ai fait descendre sa petite culotte blanche jusqu'à ses pieds. Elle était nue, tout contre moi, l'eau de la douche nous coulait dessus à tous les deux, comme une pluie de printemps, comme une bénédiction du ciel. C'était merveilleux.

Combien de temps on est restés là, tous les deux, enlacés, elle fermant les yeux et s'abandonnant, et moi lui murmurant des mots tendres à l'oreille, des mots qu'elle n'entendait pas, bien sûr. Depuis, elle m'a dit qu'elle entend ça, elle ressent plutôt les vibrations. Je l'ai caressée, massée de partout, nos deux corps savonneux glissaient l'un contre l'autre

avec une délicieuse douceur. Je ne lui ai pas fait l'amour ce jour-là, par respect, et peut-être aussi par crainte de gâcher un moment aussi féérique.

Elle est sortie du bac à douche, et j'ai séché avec délicatesse son corps magnifique, que je découvrais pour la première fois ; je lui ai fait signe d'attendre, en montrant ses habits mouillés par terre, et j'ai couru dans la chambre pour lui apporter une de mes chemises et un pantalon. Elle me souriait avec tendresse, en les mettant, avec dans ses yeux quelque chose d'indéfinissable, quelque chose qui me parlait, que je ne voulais pas encore le croire, quelque chose qui ressemblait de si près à de l'amour.

Ah la là, ça me fait tout drôle de remuer tous ces souvenirs. Il s'en est passé des choses depuis ; on a fait l'amour, bien sûr, dès le lendemain, après qu'on ait beaucoup parlé tous les deux. Elle le voulait, elle me voulait. Pour elle, c'était la première fois. Avec beaucoup de douceur, énormément de tendresse, on s'est découverts l'un l'autre, on s'est aimés.

Par la suite, on a fait l'amour dans sa chambre, dans la grange, dans le grenier, dans le foin de Berthe, dans le fourgon, la salle de bains, la cuisine, partout ; mais jamais elle n'acceptait le moindre bizou dehors. Elle voulait garder le secret, il ne fallait surtout pas que ça se sache. Je lui ai bien dit qu'à force, les gens allaient jaser, tout le village me connaissait et savait que je n'étais pas un touriste, et la Mère Pichut nous lorgnait pas mal ; elle « fa pinchou per lou fenestrou » comme on dit en patois.

Tiens, la mère Pichut, justement, la voilà qui va donner à ses poules ; elle ne m'a pas vu descendre le pré, c'est pas grave, je passerai lui dire bonjour en remontant, il ne faut pas trop la brusquer de bon

matin. Elle est contente, maintenant avec ses deux poules, peuchère, elle n'a pas trop les moyens, avec ce qu'elle doit toucher de la pension de son mari, c'est presque la misère.

Le lendemain du coup du renard, je regardais les poules avec Marion ;

– A quoi du penses ? elle me fait, d'un coup d'index sur le front.

Je regardais les deux poules blanches, les grasses, celles qui dandinent le plus fort du popotin ; elles étaient bonnes pour la marmite, mais elles faisaient encore bien des œufs.

– La même chose que toi ! J'ai répondu.

Elle a dit « oui » deux fois de la tête, elle est allée en attraper une, me l'a mise dans les bras, et elle a attrapé l'autre. On est descendus avec nos poules dans les bras ; la vieille, pour une fois, n'était pas derrière son petit rideau qu'elle tire d'un centimètre avec son petit doigt ; on est passés, tranquilles, devant la maison, et on est allés mettre les deux cocottes dans le poulailler. Et puis, comme on devait descendre au village, on a filé en douce par derrière le cimetière.

Mais quand on est remontés, bien sûr, elle nous attendait, et on a eu droit aux grands épanchements ; elle a serré Marion dans ses bras, et moi j'ai eu droit à deux bises bien mouillées et bien parfumées à l'eau de Cologne.

Et puis il a fallu rentrer dans la cuisine, et boire son café que j'aime pas trop, parce qu'à mon avis, elle doit le mélanger avec de la chicorée ; mais enfin, elle est bien brave, et on l'aime bien notre Pichune. Elle connaît Marion, comme elle dit, « depuis le ventre de sa mère ».